

PERRINE VALLI(CH)

DÉPRODUCTION

mer10 21:00 jeu11 19:00 août

PETITE USINE 1 rue César Soulié - Nyon



© Nicolas Lelièvre

**FAR° FESTIVAL DES ARTS
VIVANTS / NYON**

contact : Cécile Simonet

communication@festival-far.ch / 078 686 34 79

Lors d'une résidence de recherche à Tokyo, Perrine Valli a saisi l'occasion de travailler d'une manière inhabituelle en partant d'un concept très japonais : l'expérience du vide. La non-productivité lui a offert une réelle rencontre avec cette culture. De la confrontation entre les soutiens dont bénéficient les danseurs occidentaux et la situation de la création au Japon est née une pièce : DEPRODUCTION. Composée de quatre volets indépendants, la pièce questionne des thèmes chers à l'artiste comme l'identité sexuelle, la danse contemporaine, les différences culturelles ainsi que le rapport à l'image. Une installation de dessins d'Axelle Remeaud et de photographies de Nicolas Lelièvre accompagne les représentations de DEPRODUCTION.

conception : Perrine Valli / interprétation : Airi Suzuki, Kazuma Glen Motomura / vidéos et photos : Nicolas Lelièvre / illustrations : Axelle Remeaud / lumières : Laurent Schaer / administration : Thibault Genton / collaboration chorégraphique : Tamara Bacci / diffusion : Aurélie Martin / production : compagnie Sam-Hester / coproduction : Théâtre de l'Usine Genève, far° festival des arts vivants Nyon / un projet en coopération avec ADC Genève, far° festival des arts vivants Nyon, Phönix Steckborn, Sudpol Luzern, Théâtre Sévelin 36 Lausanne, dans le cadre du fonds des programmateurs Reso-Réseau Danse Suisse, avec le soutien de Pro Helvetia, Ernst Göhner Stiftung / soutiens : Ville de Genève, État de Genève, Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, Adami, Ambassade de France en Suisse / résidences : Maison de la danse Lyon, Tanzwerkstatt Berlin

Association Sam-Hester
- c/o Bacci 20 rue Jacques Grosselin
1227 Carouge, Suisse
- 25 rue de Lourmel,
75015 Paris, France
T : +33 (0)6-63-26-52-32
association_samhester@yahoo.fr

www.perrinevalli.fr

TEXTE DANS LE PROGRAMME DU FAR°2011, p. 31

Mini-mum, le contrepied de la production

Créée en décembre 2005 par la chorégraphe et danseuse Perrine Valli, la compagnie Sam-Hester travaille entre Paris et Genève. Parallèlement à la création de pièces chorégraphiques, la compagnie souhaite aujourd'hui chercher de nouvelles pistes esthétiques au sein d'une réflexion sur l'art de la danse au-delà de sa forme scénique en initiant un projet intitulé Mini-mum. Réunies sous le titre *Déproduction*, ce programme rassemble quatre premières productions directement liées à une expérience vécue au Japon.

L'intention de Mini-mum est de présenter non pas l'aboutissement d'un travail comme un spectacle, une exposition ou un texte, mais le processus de création qui représente la plus grande partie du travail. L'élaboration, souvent longue et passionnante, est ici exposée au grand jour. Les différentes pistes de réflexion ne sont pas gommées au profit du résultat final mais au contraire retenues, soulignées, privilégiant l'essai et l'expérimentation. Autrement dit, chercher sans avoir forcément à trouver. Il s'agit d'un espace de travail où la notion d'efficacité et de rentabilité, souvent imposée à l'artiste, n'a plus lieu d'être. Le travail peut s'exprimer de manière non productive et la recherche est totalement libre.

Issue des réflexions qui sont propres à Perrine Valli, "Mini-Mum" interroge avant tout le corps. Espace d'exploration sur le lien entre le mental et le corporel, le rapport entre identité psychique et identité sexuelle et la conception d'un corps qui ne serait que l'image d'une «histoire» plus profonde.

Ce projet à long terme propose de ne pas se figer dans une seule forme artistique prédéfinie mais d'élargir l'éventail de production en donnant naissance à une performance, une lecture, une exposition, une vidéo, une édition...Une création de projets en duo, à partir d'une collaboration entre un artiste et la chorégraphe elle-même, une esthétique proche des sphères graphiques et minimalistes ou encore une thématique de travail qui s'articule autour de la thématique de l'identité sexuelle afin de poursuivre une recherche initiée par l'artiste dans ses pièces chorégraphiques précédentes.

Les objectifs principaux prônent le rassemblement d'artistes concernant le thème d'un projet plutôt que la forme, l'organisation de moments d'échanges, de rencontres et de discussions, mais aussi la volonté de questionner le contexte artistique politique et économique du projet.

PRESSE

«DANSER LA DIFFÉRENCE»

Le phare, journal du centre culturel suisse paris, n°8

D'un séjour à Tokyo, la danseuse et chorégraphe a ramené une œuvre qui interroge la danse occidentale.

« Pourquoi ne pas repousser vos projets de danse à plus tard et profiter du vide. » Chargée de ce viatique et dotée d'une bourse allouée par Cultures France « Villa Médicis Hors les murs » Perrine Valli part séjourner trois mois dans une ville de son choix, atterrit à Tokyo et revient avec *Déproduction*.

Septembre 2009. la jeune chorégraphe franco-suisse atterrit à Tokyo. Elle observe et ne regrette pas les livres et le studio. Ici, pas de salle, pas de programmation contemporaine, pas d'argent pour la danse. Elle exerce au quotidien le silence zen et s'ouvre aux autres langages. « J'ai rencontré des danseurs japonais et j'ai vu leur situation très difficile par rapport à la modernité de leur société. Le métier de danseur n'existe pas. » Les danseurs oui. Elle rencontre Airi Suzuki et Kazuma Glen Motomura, s'étonne tour à tour de leur dynamisme, de leurs techniques, et des expédients dont ils usent pour réaliser leurs projets. De la confrontation entre les soutiens dont bénéficient les danseurs occidentaux et la situation de la création au Japon naît une pièce. Elle serait la chorégraphe - elle pouvait les payer grâce à sa bourse - ils auraient dansé l'objet de ce qu'elle observait, de ce qu'ils discutaient.

Improvisations structurées

Ce n'était pas encore *Déproduction* - Cultures France lui avait spécifié de ne pas forcément produire - c'était déjà *Déproduction*, puisqu'elle créait dans un monde qui n'inscrivait pas la danse dans son économie ni dans la société. Sur le thème de Série qu'elle a créé en 2007, Perrine Valli danse avec eux des suites d'improvisations structurées. Ensemble, ils interrogent la danse occidentale, les improvisations. Ils se découvrent. Elle raconte ses collaborations de danseuse avec Cindy Van Acker, « Corps 00:00 », puis « Kernel » en trio avec Tamara Bacci, et enfin « Nixe » un solo conçu pour elle. Le corps est au centre de ses créations « Je pense comme une fille enlève sa robe » et celle présentée en 2010, « Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt ». Corps sexué, corps dansé, corps social nourrissent les échanges en marge de leur travail et fermentent un projet qu'accueille aujourd'hui le CCSP, réalisé un mois après sa résidence, lors d'un retour à Tokyo.

Déconstruction en quatre temps. Un pour la parole de Kazuma Glen Motomura, un pour celle d'Airi Suzuki, le troisième pour les photographies de l'architecte et photographe Nicolas Lelièvre et le dernier - qui sera créé en novembre 2011 - en collaboration avec la plasticienne Axelle Remeaud pour raconter les mangas pornographiques avec un média à découvrir. Chacun est indépendant et se voit comme un moment vécu au Japon. C'est une *déproduction* de la danse, une programmation de témoignages qui entremêle les voix, les disciplines et les questions : différences culturelles, identité sexuelle, danse contemporaine, passage du sens au texte et à la scène. Kazuma dit : J'ai dû vendre un lot de billets à 30 euros pour payer la location de la salle, le danseur doit payer pour aller sur scène. Airi raconte les rapports homme-femme au Japon, la pression du mariage, le culte voué à la féminité enfantine. Les photographies de Nicolas disent la danse dans la ville et le temps. Et dans ces oscillations d'un sens à l'autre Perrine Valli révèle une déconstruction des savoirs et des croyances entre texte et corps.

Hélène Mariéthoz

«DIEU CRÉA L'HOMME, LA FEMME ET PERRINE Le Temps, 4 juil. 2011

A 30 ans, Perrine Valli a déjà développé son style chorégraphique entre goût de la forme et préoccupation sociologique. Le rapport homme-femme occupe une place centrale dans sa recherche

«Faire un couple, c'est ne faire qu'un, mais lequel?» Cette phrase d'[Oscar Wilde](#), [Perrine Valli](#) l'a découverte enfant, lorsque sa mère, conseillère conjugale, a offert à son mari, médecin, un T-shirt qui arborait la cruciale question. Tout un symbole. Comme cette exhortation affichée dans les toilettes domestiques à Aix-en-Provence, que les deux filles de la famille ont eu le temps de cogiter: «Avant de venir m'exposer vos problèmes, préparez des solutions. Car, si vous ne faites pas partie des solutions, vous faites peut-être partie des problèmes.» Deux jalons pour un constat: Perrine Valli, danseuse établie entre Genève et Paris, n'a pas été élevée dans du coton. Sens des responsabilités et réflexion sur les relations hommes-femmes composent un bagage que l'on retrouve dans ses créations.

Des spectacles de danse à la ligne claire, souvent en noir et blanc, et aux mouvements géométriques précis, presque coupants. Qui vont du plus formel, le geste pour le geste, au plus social: la prostitution, les modes de production, les différences de statuts artistiques entre l'Occident et le Japon... Oui, la clarté, d'expression, de regard, de point de vue est une des qualités de cette artiste de 30 ans au visage d'enfant.

Et pourtant, quel mot Perrine Valli a-t-elle choisi pour se définir? Quel est ce sésame qui dit le mieux, à ses yeux, ce qu'elle est et ce qu'elle fait? «Complexe». Qu'elle a scotché à même la peau dans cette position bras en croix qui revient comme un leitmotiv dans ses chorégraphies. Complexe, Perrine Valli? Tournons et retournons la question.

Ma Cabane au Canada, Série, Je pense comme une fille qui enlève sa robe, Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt, Myouto, Déproduction... Depuis 2005 qu'elle s'est lancée dans la création après une formation de danse au Conservatoire de Lyon, Perrine Valli poursuit deux quêtes, deux obsessions. D'un côté une recherche formelle, comme dans Série, en 2007, où l'artiste a scotché sur le sol de la salle de [l'ADC, à Genève](#), de larges bandes de papier WC qui formaient des perspectives sur lesquelles la danseuse alignait une gestuelle précise, soignée, aux angles arrêtés.

Et, d'un autre côté, une recherche sociale qui scrute sans relâche la place du féminin dans l'intimité et dans la société. «Mes parents débattaient souvent de ce sujet. Mon père, adoptant les thèses pragmatiques de la médecine, contestait les interprétations psychologiques de ma mère imprégnée de féminisme. Les face-à-face étaient très animés!» Visiblement, la jeune femme a repris le flambeau maternel. «Aujourd'hui, je m'interroge sur la soi-disant neutralité sexuelle. Cette illusion qu'on est parvenu, notamment en art, à déssexualiser le corps, nu ou habillé. Je n'y crois pas. En Occident, le féminin et le masculin sont toujours très clivés.»

Perrine Valli l'a vérifié lors de son plongeon dans le monde de la prostitution pour réaliser Je pense comme une fille qui enlève sa robe, sa troisième création, en 2009, celle qui l'a résolument projetée dans le camp des artistes dont on suit la production. Pour cette pièce qui emprunte son titre à

[Georges Bataille](#), la jeune artiste a enquêté sur le trottoir genevois et observé que, si «pour l'homme, la prostitution est une activité historiquement admise, joyeuse et autorisée», elle reste pour la femme qui la pratique un «emploi stigmatisé et condamné».

Pourtant, sur la scène du [Théâtre de l'Usine, à Genève](#), pas de réquisitoire: Je pense comme une fille..., traduction artistique de cette problématique, parvenait à éviter le double piège de l'empathie dégoulinante et de la dénonciation hurlante. Au commencement, une table-lit. Pour accueillir le corps nu de la danseuse qui, de son dos, dessinait bosses et vallons. Puis, assise, la fameuse ligne des bras à l'équerre qu'on retrouve dans toutes ses créations.

Une position qui «ne raconte pas la crucifixion, mais le symbole féminin, ou l'équilibre entre l'homme et la femme», précise Perrine Valli. Suivait, dans le spectacle, la séquence des territoires. Comment [la chanteuse Jennifer Bonn](#), longue liane sauvage, décollait du sol plusieurs lignes de bandes adhésives. Pour exprimer la limite infranchissable entre la prostituée et la femme installée? Le rap rageur de la fin sur lequel les deux femmes sautaient mécaniquement avec, sur les seins, des étoiles à paillettes, pourrait le laisser penser...

«C'est vrai, je ressens une certaine colère contre la manière dont l'Occident voit la sexualité. Grâce à ma sœur qui a été attachée culturelle au Japon et maintenant en Thaïlande, j'ai beaucoup voyagé et j'ai remarqué qu'en vertu du [shintoïsme](#) ces pays pratiquent un rapport au corps décomplexé. La sexualité n'y est pas un péché. La Thaïlande cultive par exemple la tradition du ladyboy, un jeune homme qui s'habille en fille, sans que cette étrangeté ne pose problème aux autres garçons.»

Le Japon. Ce pays marque un tournant dans la vie de Perrine Valli. Il y a eu un avant et un après les trois mois, de septembre à décembre 2009, que la jeune chorégraphe a passés en résidence à Tokyo dans le cadre du [programme CulturesFrance «Villa Médicis Hors les murs»](#). «J'étais partie avec l'idée de créer une pièce sur place. Mais, quand je suis arrivée, l'attachée culturelle m'a fait remarquer que la résidence n'exigeait aucun retour sous la forme d'un spectacle. Je pouvais prendre ou même perdre mon temps...» explique Perrine. Qui a donc décidé de se promener à Tokyo, de boire du saké et de rencontrer beaucoup de Japonais... Dont deux danseurs, Airi Suzuki et Kazuma Glen Motomura, les deux protagonistes de sa dernière et magnifique pièce Déproduction, qui raconte précisément ce temps d'errance et de lente construction au Japon.

«Pourquoi le Japon m'a-t-il tant marquée? Pour son mariage des extrêmes. Vous y trouvez les buildings les plus immenses et les sushis les plus petits. La population la plus disciplinée la semaine et la plus éclatée le week-end. C'est violent? Non. Paris est violent, Tokyo est d'une grande fluidité, les corps ne se touchent jamais. Les Japonais pratiquent le gaman, cette manière de pousser les émotions à l'intérieur d'eux-mêmes. D'où, sans doute, cet imaginaire débordant. Les émotions refoulées explosent ensuite sous forme virtuelle.»

De retour du Japon, Perrine a connu une crise profonde. «Après avoir arrêté de danser pendant trois mois, je n'arrivais pas à retrouver le goût du mouvement.» Personne, pourtant, n'a oublié la très belle interprète qu'elle était pour [Cindy Van Acker](#), adoptant avec force les lentes évolutions au sol de la chorégraphe genevoise. «J'ai l'impression d'avoir tué ma part d'interprète», confirme la jeune artiste. «D'où la création d'un nouveau concept, Mini-Mum. Moitié chorégraphie, moitié recherche expérimentale entre texte, vidéo, exposition et conférence.» Pourquoi cette diversification? «Parce que la danse ne suffit pas à tout dire d'un sujet et que les mots ou les images me manquaient.»

Les mots et les images nous ramènent sur les traces familiales avec les débats animés et les phrases affichées dans les lieux clés... «Ma grand-mère parisienne est aussi pour beaucoup dans ma volonté de toujours innover. Elle a aujourd'hui 86 ans et a passé sa vie entre sa mère et sa fille. Elle était totalement avant-gardiste, pro-pilule et amatrice de voyages en solitaire. J'ai appris récemment qu'elle faisait des croquis de danseuses dans sa jeunesse...»

On demande à Perrine d'établir ses propres forces et faiblesses. «Je suis rigoureuse, travailleuse et exigeante. Je tiens ça de ma famille bernoise, du côté de mon père. Mais, parfois, ma fragilité émotionnelle me freine. Je suis compliquée», répond cette jeune artiste qui a trouvé au Japon une manière idéale, le gaman, de contenir ce trop-plein d'émotion. «Au Japon, où la création n'est pas subventionnée, j'ai aussi appris la solidarité et la débrouillardise. A 30 ans, l'idée de l'artiste solitaire me semble définitivement derrière.»

INTERVIEW dans LES PETITES FEUILLES, un web-magazine émanation de l'Association Art Levant Traduction: Tomoko Shimazu

Art Levant – Après vos études de danse, qu'est-ce vous a poussé à travailler en solo ?

Perrine Valli – Mon travail en solo n'est pas né d'une volonté préconçue. Après ma formation, je pensais au départ travailler uniquement en tant qu'interprète. Au fur et à mesure de mon parcours, je me suis en fait rendu compte que je n'étais pas une danseuse très "flexible"... Le travail d'interprète demande aujourd'hui un réel engagement artistique et il était pour moi très difficile de m'investir dans un projet lorsque je n'adhérais pas réellement au propos artistique. J'ai donc très vite ressenti que je ne pourrais ni danser tout style de mouvement, ni me "plier" à n'importe quel chorégraphe.

En 2004, j'ai traversé une période de travail assez creuse durant laquelle j'ai commencé à chercher une voie personnelle. J'ai présenté mon premier solo quelques mois plus tard avec le sentiment que je pourrais, à travers la chorégraphie, me sentir vraiment en accord avec la danse.

Art Levant – Vous semblez davantage attirée par la chorégraphie, « l'idée », le concept que par la danse stricto-sensu ?

Perrine Valli – Danser pour danser ne m'intéresse effectivement pas vraiment. La danse n'est pas pour moi une forme d'expression personnelle, elle est plutôt un moyen d'exprimer une idée, une sensation ou une émotion "précise". Ce qui m'intéresse c'est le corps, qui reste l'objet central de cet art. Dans ce sens, la danse correspond tout à fait à ce dont j'ai besoin pour exprimer mes pensées actuelles, même si je n'exclus pas l'idée que cela puisse changer un jour.

Je trouve dommage que la danse fasse parfois "bande à part" et ce qui m'attire particulièrement aujourd'hui est de la restituer au sein d'un contexte artistique global. Je me rends compte que mes questionnements, en tant que danseuse ou chorégraphe, sont souvent les mêmes que ceux d'artistes provenant de disciplines différentes (musiciens, plasticiens, vidéastes etc...), ce qui nous relie est bien l'idée, le concept, la recherche plutôt que notre propre pratique artistique.

Art Levant – Même sans voir vos pièces, mais juste en regardant les photos, deux choses sautent aux yeux : un travail très graphique, beaucoup de lignes claires, dans le positionnement du corps et dans l'utilisation d'éléments scéniques. Par ailleurs, tout est en noir et blanc.

Perrine Valli – Là aussi, rien de provient d'une idée préconçue.

J'ai commencé à travailler la chorégraphie seule dans un studio de danse vide, et je me sentais au départ complètement perdue. J'ai donc ressenti le besoin de délimiter l'espace en le structurant avec des lignes comme pour me l'approprier et trouver mes "marques". C'est ce qui a peu à peu donné naissance à l'espace graphique de mes pièces.

Dans les studios et les théâtres, le sol est souvent de couleur noir en raison du tapis de danse que l'on utilise. Pour délimiter cet espace, j'ai donc utilisé du scotch/gaffeur et du papier de toilette blancs, matériaux bon marché et accessible dans n'importe quel théâtre. C'est de cette manière que l'univers noir et blanc est apparu dans mon travail.

Bien sur, par la suite, le travail graphique et l'espace scénographique en noir et blanc sont devenus des choix esthétiques que j'ai continué à exploiter.

Art Levant – De prime abord, cela rappelle une estampe à l'encre de Chine, un « sumi-e » japonais (peinture à l'encre). Coïncidence ?

Perrine Valli – Oui je pense que l'on peut parler de coïncidence puisque je connais très mal cet art pictural et que je n'ai qu'une vague idée de ce que représente ces estampes chinoises ou japonaise.

Cependant, l'Asie m'a toujours beaucoup attiré et j'y ai effectué de nombreux voyages, il se pourrait donc que ces diverses expériences aient eu une forme d'influence "inconsciente" sur mon travail.

Art Levant – « Série » a l'air un peu à part, mais « Ma cabane au Canada » et « Je pense comme une fille enlève sa robe » traitent d'une même thématique générale : le rapport à l'intimité. Et est-ce une thématique que vous souhaitez développer ?

Perrine Valli – Je pense que le rapport à l'intimité dans mes pièces provient précisément de ce qui m'intéresse dans la danse, à savoir le corps. Le danseur et son outil de travail ne peuvent pas se dissocier comme dans certaines disciplines artistiques (le musicien et son instrument, le sculpteur et sa matière, l'écrivain et son texte...), ils sont tous deux regroupés au sein même du corps. C'est à partir de là que née la notion d'intimité, lorsque la frontière entre le corps exposé sur scène et le corps privé devient difficile à discerner. Lorsque l'on passe des heures à travailler et à penser son corps, cela devient une forme d'introspection dont on ne se libère pas forcément en rentrant chez soi le soir... Je pense que le corps est l'espace même du psychique et c'est cette notion, à la fois abstraite et impénétrable qui m'intéresse dans la danse.

Je souhaite largement approfondir cette thématique, et mes deux prochaines pièces aborderont le sujet très intime de l'identité sexuelle.

Art Levant – D'une façon plus générale, il y a un aspect conceptuel important dans vos travaux. Et un intérêt très marqué pour la sociologie. D'où vient cet intérêt ? Qu'est-ce que la danse, selon vous, peut apporter dans la façon d'aborder ces problèmes ?

Perrine Valli – Je viens d'une génération fortement influencée par la danse dite conceptuelle sans pour autant avoir vécu les problématiques qui lui sont apparentées. On associe souvent le conceptuel à une fin (arrêt du mouvement, non-danse...), alors que je le vois plutôt comme un début. En ne sachant plus comment nommer cette danse, cela nous a poussés à la repenser. Il me semble que ce "mouvement" nous a légué la possibilité de mettre en scène toutes formes de pensées, ce qui ouvre un vaste champ d'expérimentation!

C'est ce qui me pousse à croire que des sujets sociologiques ou politiques peuvent être visibles sur scène. Pour moi, il n'y a pas de grande séparation entre la danse et la vie. Lorsqu'un sujet de société nous touche, il y a une émotion ou une sensation, qui se traduit forcément physiquement, de là, la frontière avec la danse n'est pas très grande. Je pense qu'elle peut donc apporter une manière de penser les sujets sociologiques et politiques à travers le corps, ce qui me semble important dans nos sociétés actuelles où le corporel est loin d'être essentiel.

Art Levant – D'une certaine façon, votre démarche s'approche de celle du théâtre, non ?

Perrine Valli – Avec l'apparition de la danse conceptuelle, on a donc cherché à redéfinir la danse contemporaine. C'est une question qui est quelque part restée sans réponse, et il me semble que les nouvelles générations ne ressentent plus vraiment la nécessité de cette interrogation. Dans mon travail, j'essaie intentionnellement de ne pas penser en terme de ce qui se fait ou ne se fait pas aujourd'hui. Que l'on considère mes pièces performatives, conceptuelles, dansées, ou théâtrales m'est égale. Je pourrais même dire que j'aimerais un jour ne plus pouvoir dénommer mon travail artistique.



Je pense que l'art est touché par ce contexte mondial de globalisation dans lequel nous vivons. Les frontières entre chaque domaine artistique s'estompent et s'ouvrent à d'autres sphères. Bien sûr je m'intéresse beaucoup à la danse, mais mes influences proviennent tout autant du cinéma, de la philosophie, de la musique, ou encore de souvenirs personnels, de voyages, de discussions et de rencontres.

Je ne suis pas une grande experte en théâtre. Mon travail chorégraphique actuel interroge le lien entre narration et abstraction, et c'est cet aspect narratif qui peut cependant le rapprocher du théâtre. En même temps, il n'y a quasiment pas de texte, cela pourrait donc tout autant rappeler le mime, le film muet, ou le ballet classique. Quelque part, c'est cette perte de repères qui est intéressante et qui reste, à mon avis, le grand enjeu actuel...

Art Levant – Vous allez bientôt partir à Tôkyô en résidence pendant 3 mois. Pourquoi et comment s'est fait cette décision ?

Perrine Valli – Comme c'est le cas dans vos questions, on m'a souvent demandé si mon travail chorégraphique était influencé par l'art japonais. En raison de l'univers noir et blanc et de la forme graphique mais aussi du mouvement lent, du minimalisme et du côté épuré.

N'ayant fait aucune recherche à ce sujet, ces réflexions ont commencé à m'interpeller, et j'ai décidé de découvrir le Japon en y effectuant un voyage à titre personnel. C'est à la suite de ce premier séjour, extrêmement enrichissant, que j'ai souhaité entreprendre un travail de recherche lié à la culture japonaise. J'ai par exemple été extrêmement marquée par la confrontation des cultures passées et présentes qui cohabitent au sein d'une même société. Un simple image, lorsque vous croisez à Tokyo, ville d'une modernité incroyable, des japonais vêtus de kimono ou d'habits traditionnels au milieu d'autres avec des vêtements au top de la mode actuelle. Cela m'a notamment donné envie de travailler sur le lien entre les cultures anciennes et contemporaines. Ma prochaine pièce sera par conséquent un « conte moderne » sur le plus vieux couple de notre culture occidentale, Adam et Eve. J'ai en fait simplement ressenti que ce pays pourrait être riche d'inspiration, et cela m'a poussé à présenter un projet de recherche à CulturesFrance.

Art Levant – Sur quoi vont porter vos travaux pendant ces 3 mois au Japon ?

Perrine Valli – La culture japonaise est extrêmement riche et complexe, il me faudrait donc bien plus de trois mois pour percevoir ses différents aspects en profondeur.

J'ai donc pensé qu'il serait plus pertinent de choisir un sujet précis à partir duquel nourrir mes recherches. Une première partie du travail sera donc liée à ma recherche chorégraphique et portera sur la thématique de l'identité sexuelle, sujet qui me semble particulièrement intéressant dans la culture japonaise. Il sera donc à aborder à la fois d'un point de vue traditionnel (avec kabuki, revue Takarazuka, culture des geisha etc) et d'un point de vue contemporain (manga érotiques, « maid café », Kabukichô...).

Par ailleurs, la grande particularité de cette résidence réside dans le fait qu'aucune productivité n'est demandée à l'artiste. Le travail peut rester de l'ordre de la recherche et c'est un luxe dont je veux profiter ! Je souhaite donc essayer des formes que je ne maîtrise pas forcément, comme le texte, la performance, la vidéo... des travaux que je n'oserai peut-être jamais montrer !

La deuxième partie du travail sera donc plus expérimentale.

Art Levant – Quelles sont les problématiques (essentiellement artistiques) qui peuvent se poser à l'orée d'une résidence ? A quels problèmes vous attendez vous ?

Perrine Valli – Dans cette résidence l'organisation du séjour dépend uniquement du lauréat, ce qui est un déjà une forme de challenge personnel. Il faut se débrouiller pour trouver un logement, un espace de travail, les centres artistiques à découvrir, les événements et festivals qui auront lieu, les personnes à rencontrer, etc.

Cependant cette situation, qui peut paraître un peu difficile au départ, oblige automatiquement la prise de contact avec des artistes et professionnels du pays, ce qui me paraît très intéressant.

Le problème principal auquel je m'attends est tout simplement lié à la communication : comment se comprendre mutuellement, comment trouver des points communs entre les deux cultures, comment rencontrer des japonais, etc. Cela m'a poussé à m'inscrire sur un site de petites annonces afin de donner quelques cours de français, par ce biais je pense pouvoir établir un premier échange avec des japonais.

Par ailleurs la durée de la résidence doit être de trois mois minimum afin de vivre une réelle immersion dans le pays. Je dirais que c'est cette problématique du temps qui m'attire et m'inquiète le plus à la fois. Quand on part seule, les journées peuvent parfois paraître longues, il s'agira donc de trouver des manières de les remplir. C'est à mon avis là que se situe le point le plus intéressant de cette résidence: trouver des outils artistiques à mettre en place pour combler ce vide.

Art Levant – Inversement, qu'espérez vous de cette résidence ?

Perrine Valli – Je vais vers l'inconnu et j'espère avant tout être moi-même surprise par cette résidence. Je pars donc avec assez peu d'attentes.

Par contre, j'envisage de travailler différemment. Si je passe des journées entières dans un studio de danse, ou dans une pièce avec mes lectures, comme je pourrais le faire ici, je n'ai pas besoin de partir à l'autre bout du monde. Ce qui m'importe c'est donc la découverte, l'ouverture, l'influence générale que cette culture peut avoir sur moi.

Cette résidence offre une grande liberté, celle de ne pas avoir à créer ! Contrairement à mes habitudes, j'aimerais donc essayer de ne pas trop planifier. Le vide est une notion importante dans la culture japonaise, je souhaite donc avant tout engranger des expériences et du « visuel » qui pourront ensuite mûrir en moi. Accepter, en quelque sorte, une forme de passivité créatrice.

BIOGRAPHIE

Perrine Valli
(1980)

Née à Aix-en-Provence en 1980, Perrine Valli se forme au sein du Conservatoire d'Aix-en-Provence en danse classique et en danse contemporaine.

Elle poursuit sa formation à Lyon, au sein de l'école Classe Danse Etude Hallet Eghayan où elle suit parallèlement des études à l'université en Arts du Spectacle.

Un an plus tard, elle entre au Conservatoire National de Lyon, puis intègre en 2001 le Centre de Développement Chorégraphique de Toulouse.

Elle obtient une bourse d'étude pour continuer sa formation au sein de la London Contemporary Dance School, où elle reçoit son diplôme d'études en 2002.

Elle crée sa première pièce "One pound nine the fish" présentée au Théâtre The Place, à Londres.

Particulièrement intéressée par les techniques liées à l'improvisation, elle part aux Etats-Unis où elle participe à des ateliers avec notamment Julyen Hamilton, Nancy Stark Smith, Kirstie Simson, Olivier Besson. Elle est invitée à un festival d'improvisation à Boston où elle présente une deuxième pièce "Slow Mo".

De nationalité franco-suisse, elle s'installe à Lausanne en 2004 pour travailler avec la compagnie Estelle Héritier sur la création «A5», puis sur «Temps Morts» en collaboration avec le Collectif de la dernière Tangente présenté au Théâtre de Vidy à Lausanne.

En 2005, elle crée sa propre compagnie l'Association Sam-Hester et sa première pièce «Ma cabane au Canada» qu'elle présente au Théâtre de l'Usine à Genève puis à Mains d'Oeuvres à Paris.

Elle rencontre ensuite la chorégraphe Cindy Van Acker avec qui elle commence une série de collaborations.

Elle reprend le solo «Corps 00:00» notamment programmé par Roméo Castellucci à la Biennale de Venise, elle fait une reprise de rôle dans «Pneuma», joue «Puits» avec les musiciens et poètes sonores Vincent Barras et Jacques Demierre, ainsi que «Kernel» trio avec Cindy van Acker et Tamara Bacci. Elle participe en 2010 au projet Six soli où Cindy Van Acker lui chorégraphie un solo intitulé «Nixe». Cette pièce, créée en collaboration avec le musicien Mika Vainio de Pan Sonic, a été présentée dans l'édition 2010 du Festival d'Avignon.

Perrine Valli obtient une résidence de quatre ans au sein du lieu multidisciplinaire Mains d'Oeuvres où elle crée en 2007 sa deuxième pièce «Série». Créée en collaboration avec la musicienne française Colleen, cette pièce est présentée sur des scènes en Suisse (ADC-Genève, Théâtre de l'Arsenic), en France (Centre Culturel Suisse, Théâtre de l'Agora à Ivry...), en Belgique (Budascoop), en Espagne (Teatro Cicca, Teatro Victoria), aux Pays-Bas (Melkweg Theatre), en Russie (TsEKH), au Japon (Yokohama Dance Collection).

Elle remporte en octobre 2007 le premier prix du concours international de chorégraphie, Masdanza, en Espagne. Elle est également sélectionnée pour Tanz>Faktor>Interregio 2008, plateforme pour chorégraphes suisses.

Perrine Valli crée une troisième pièce intitulée «Je pense comme une fille enlève sa robe» qui

est présentée en janvier 2009 à Paris dans le cadre du festival Faits d'Hiver et à Genève au Théâtre de l'Usine, ainsi que dans plusieurs lieux tels le Théâtre Sévelin à Lausanne, Südpol à Lucerne, la Maison de la Danse à Lyon, Super Deluxe à Tokyo...

En 2009, elle obtient une résidence de recherche CulturesFrance «Villa Médicis Hors les murs» qu'elle effectue à Tokyo durant quatre mois.

Sa nouvelle pièce «Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt» a été présentée à Mains d'œuvres ainsi qu'à l'ADC-Genève en 2010 et a remporté le second prix du concours chorégraphique Premio.

Elle présente également l'étude de cette pièce, intitulée «Myouto», qui est présentée dans le cadre du festival Faits d'Hiver à Paris, au TPAM à Yokohama et à l'Institut franco-japonais de Tokyo.